

Eduardo Antonio Parra

Les Limites de la nuit

ZULMA 2011

europa

revue littéraire mensuelle

Septembre 2011

Eduardo Antonio PARRA : *Les Limites de la nuit*. Traduit de l'espagnol (Mexique) par François Gaudry (Zulma, 18 €).

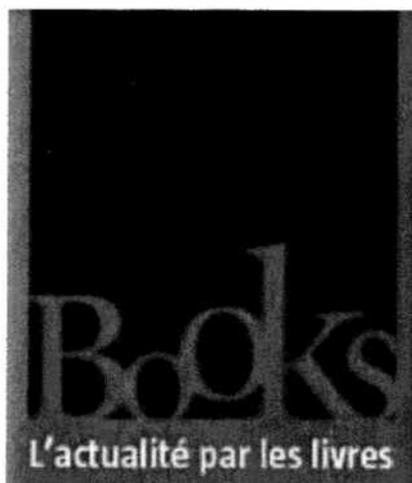
Eduardo Antonio Parra est un des écrivains les plus originaux de son pays dans lequel la nouvelle a droit de cité, comme en Amérique latine d'ailleurs. Les neuf récits des *Limites de la nuit* ont pour cadre la frontière mexicaine du Nord, une zone de choc où des villes comme Monterrey ou la tristement célèbre Ciudad Juárez constituent des lieux de violence, où le crime sous toutes ses formes sévit. Le thème principal, la nuit, devient matière à des épisodes qui mettent en scène des personnages solitaires, en proie à des pulsions meurtrières mais avant tout désespérés. L'écriture par sa puissance révèle ce monde

Au-delà de la diversité voulue de l'ensemble émergent pourtant quelques idées fixes, sur l'art, les foules, les relations humaines, le savoir. On lit de surcroît quelques commentaires troublants sur l'Histoire comme jeu dont on a perdu les règles, ou dont les règles sont inventées au fur et à mesure par le vainqueur, sur ses permanences (les esclaves d'hier sont les travailleurs immigrés d'aujourd'hui : le nom change, pas la chose), ou sur nos nouveaux dieux (ces petits fonctionnaires au tampon desquels est parfois suspendu notre destin ; les hôtesse de l'air, prêtresses de la technique vouées à la mort dans les accidents d'avion ; les courtiers célébrant au Palais Brongniart la grand-messe du capitalisme). Cette idée de la dégradation, de la déchéance n'a cependant rien d'une pose : l'auteur est atteint d'une maladie incurable et il le sait. On trouve aussi, alors, quelques considérations sur la déchéance personnelle, la vieillesse, le déclin de celui qui voit grandir son fils, mais qui le regarde également avec tendresse.

On y suit l'étonnement d'un homme qui se prend pour exemple sans spécialement brosser son autoportrait : il scrute son comportement, ses contradictions, parce qu'il est celui qu'il connaît le mieux. L'auteur part de sa propre expérience. Les lieux qu'il évoque, le métro, l'Agence (il s'agit de l'AFP où il travaille un temps), le balcon d'un appartement place Falguière, sont évidemment ceux qu'il fréquente, mais pourtant la plupart de ces textes sont rédigés de manière impersonnelle, comme si l'emploi du pronom indéfini *on*, ou du neutre *il* pouvaient éloigner dans leur généralisation l'amertume, la douleur qu'il éprouve parfois. Pourtant Ribeyro ne se complait pas dans la morbidité. Il nous invite aussi à considérer ce qui fait notre bonheur, l'agrément du monde. Il a cette notation superbe par exemple sur la distinction des femmes : « Distance : à deux cents mètres, impossible de savoir si une femme est belle. À quelques centimètres, elles sont toutes identiques. La perception de la beauté nécessite un certain degré d'éloignement, qui varie non seulement en fonction de l'observateur, mais aussi de l'objet observé. [...] Quelle distance doit nous servir d'étalon pour rendre un verdict esthétique sur quelqu'un ? Un ami que j'ai consulté sur ce point m'a répondu : "la distance de la conversation". » Méditant sur les jansénistes et les stoïciens, l'auteur en arrive à cette conclusion qui le définit plutôt bien quand il affirme être finalement « un hédoniste raté ».

En revanche, Ribeyro, qui a œuvré avec d'autres pour sortir les lettres péruviennes de leur « provincialisme », combat assez vigoureusement une certaine conception de la littérature sud-américaine : « Aspect *nouveau riche* de leurs œuvres », qu'il qualifie d'« hôtels particuliers hétéroclites, monstrueux, surchargés... » La traduction dirigée par François Gérald, qui signe également une préface aussi subtile que concise, rend grâce à la volonté de l'auteur, tant elle frappe par sa haute tenue, l'économie de ses moyens syntaxiques, sa sobriété stylistique, et la beauté sans phrase de ses phrases.

Thierry ROMAGNÉ



Mai 2011

Au bout de la nuit mexicaine

Les neuf récits de ce recueil exploitent tous les « thèmes de la violence et de la transgression », rapporte la *Revista de letras*. « Chaque nouvelle alterne entre deux plans narratifs : le premier correspond au présent et est introduit une fois l'action déclenchée ; le second rend compte du passé et nous révèle peu à peu des faits cachés. » Parra est un écrivain « du Nord », comme on dit au Mexique pour désigner les auteurs de ce courant réaliste qui tente de rendre compte de la violence qui règne à la frontière avec les États-Unis. Dans le portrait trouble qu'il brosse de la nuit mexicaine règnent la solitude, le désir de vengeance, le machisme, le nationalisme, la frustration sexuelle et la fascination pour la mort.

Les Limites de la nuit, d'Eduardo Antonio Parra, traduit par François Gaudry, Zulma, 200 p., 18 €.

TRANSFUGE

LITTÉRATURE & CINÉMA

Juin - Juillet 2011

Fin du monde

Avec *Les Limites de la nuit*, Eduardo Antonio Parra, livre neuf nouvelles très noires, consacrées à la nuit mexicaine et à des personnages solitaires.



LA NUIT RÉVÈLE LES ÊTRES. Elle est le territoire des peurs, des espoirs, des fantômes. Figure romantique par excellence, elle fascine les

écrivains. Eduardo Antonio Parra, d'une plume sensuelle, l'explore dans un recueil de nouvelles coups de poing: *Les Limites de la nuit*. Les neuf textes se déroulent à Ciudad Juarez et Monterrey (où l'auteur a vécu), dans le nord du Mexique, près de la frontière avec les États-Unis. Ils plongent le lecteur avec vitesse, dans une nuit

étouffante, moite, balayée par le vent, où éclatent des orages aux allures de fin du monde. Eros et Thanatos sont les deux grandes figures qui guident les actes et les pensées des divers personnages. « *La tentation de la mort est irrésistible comme celle du sexe* », réalise Roberto, dans « *Le plaisir de mourir* ». Héritier d'une fortune qu'il dilapide, ce noctambule, « *chercheur de plaisirs* », finit par assassiner sa maîtresse au cours d'une nuit d'ébats, franchissant là la frontière ultime.

La nuit est une frontière symbolique que les protagonistes hésitent ou non à franchir. L'héroïne de « *Comme une déesse* », Julia, une jeune femme mariée, arpente les trottoirs sans oser

s'adonner à la prostitution et rentre chez elle au petit matin, se promettant de revenir le lendemain, accomplir la mue. À contrario, les protagonistes du premier texte, « *Le serment* », n'hésitent pas à tuer leur ami d'enfance, Blondin Rimenex, parce qu'il a trahi un serment d'enfance en allant s'installer aux États-Unis, pays ennemi.

Solitaires, parfois résignés, les personnages de cette tragédie nocturne sont des fantômes égarés aux frontières de l'aube. Eduardo Antonio Parra, dont le style rappelle parfois Jay Mc Inemey, nous rappelle qu'il n'y a pas que des étoiles dans la nuit. • **Fabrice Lardreau**



LES LIMITES DE LA NUIT
Traduit de l'Espagnol (Mexique) par François Gaudry
200 p., 18 €

PAGE

Avril-Mai 2011

Eduardo A. Parra



Au nord-est du Mexique, la ville de Monterrey, bien que troisième plus grande du pays, restait jusqu'à présent, au contraire des autres villes frontalières, moins marquée par la violence aveugle des narcos et des trafiquants en tout genre.



Eduardo Antonio Parra
Les Limites de la nuit
Traduit de l'espagnol
(Mexique) par F. Gaudry
ZULMA, 208 p., 18 €

LU ET CONSEILLÉ PAR :

A. Janssens Lib. Page
et Plume, Limoges
D. Paschal Lib. Prado
Paradis, Marseille
J.-P. Huc Lib. La Pléiade,
Cagnes-sur-mer
J.-M. Lecroc Lib. La
Maison du Livre, Rodez

EN NEUF NOUVELLES PARFAITES qui forment une sorte de roman kaléidoscopique, Eduardo Antonio Parra nous démontre le contraire. Il brosse le portrait d'une ville terrifiante de noirceur. Un peu comme dans « Douce nuit », nouvelle de Buzzati reproduite dans le recueil *K*, où chaque chose à l'intérieur du jardin semble n'être que poésie et calme divin, la ville de Monterrey dort du sommeil du juste, à peine effleurée par l'angoisse. On pourrait s'y promener par une nuit sans lune et s'asseoir à une terrasse avec un inconnu sans que rien n'arrive. Pourtant, à y regarder de plus près, dans les recoins sombres, tout n'est que désir, peur, vice. Les personnages de Parra sont arrivés à cet état limite où tout est consommé, ils n'ont plus le choix de revenir en arrière, que ce soit dans le plaisir, la folie ou la misère. Avec une sobriété de moyens peu commune, Parra nous plonge au cœur de l'enfer, au milieu des gangs, des prostituées, des toxicos, de tout ce petit peuple sordide qui s'agite à la recherche d'un peu de jouissance volée. Excités comme des chiens par l'odeur du sang, ils s'exaspèrent les uns les autres jusqu'à ce que le premier coup parte. Évidemment, la frontière, la seule qui compte, n'est qu'à deux cents kilomètres, et cette proximité semble être de près ou de loin un ingrédient fondamental de tous ces débordements de violence. Entre attirance irréprensible et dégoût, la présence des États-Unis de l'autre côté de la rivière semble décupler la rancœur des habitants. Chacune des nouvelles exacerbe un sentiment qui répond à une logique folle, et la mène jusqu'au bout : la solitude d'une prostituée qui se refuse à tous ses clients, la trahison d'un serment d'enfant qui se termine, des années plus tard, en rixe mortelle, la folie furieuse d'un couple paranoïaque enfermé dans son luxueux appartement... Le pouvoir d'évocation de Parra est du grand art. Son écriture tout en retenue et d'une grande maîtrise laisse suffisamment de place pour que notre imagination se mette immédiatement à galoper. Mais la construction maîtrisée nous bride au bon moment et nous mène exactement où elle veut.

Michel Edo

Librairie Lucioles, Vienne

10 juin 2011

LES LIMITES DE LA NUIT



Dans la belle lignée de la littérature mexicaine des Juan Rulfo et Carlos Fuentes, Eduardo Antonio Parra signent ici des nouvelles se situant le long du Rio Bravo dans des villes comme Ciudad Juárez, réputée être l'une des plus dangereuses au monde, ou à Monterrey, d'où il est originaire. En neuf histoires haletantes, l'auteur nous offre un roman à épisodes consacré à la nuit mexicaine, tragique et infiniment solitaire, où se croisent des prostituées ou des noceurs invétérés. Des personnages pris au piège du désir ou de la folie chamelle de la vengeance, entre sensualité trouble et bouffées de violence, où la description colle à l'action mais avec une passion obsessionnelle, bruissement même de la vie qui chancelle et du sang qui bat. Dans la rumeur hantée du Rio Bravo, ces histoires de meurtre, de pulsions chaotiques et d'amour éperdu révèlent un grand écrivain.

Les Limites de la nuit de Eduardo Antonio Parra (Editions Zulma - Traduit de l'espagnol (Mexique) par François Gaudry).

Avril 2011

Eduardo Antonio Parra

Les Limites de la nuit

Zulma

Toutes les nouvelles de ce recueil se situent dans la région frontalière du nord-ouest du Mexique, le long du Río Bravo, avec des villes comme El Paso, Ciudad Juarez réputée être l'une des plus dangereuses du monde, ou Monterrey, où réside Eduardo Antonio Parra, et "qui engendre", écrit-il, "des animaux nocturnes assoiffés de sang". Huit nouvelles qui constituent une manière de roman à épisodes consacré à la nuit mexicaine, tragique et infiniment solitaire, des prostituées, des *cholos*, ou coyotes de rue, et des noceurs invétérés. L'auteur campe des personnages pris aux pièges du désir et de la vengeance. Traduit de l'espagnol (Mexique).

ISBN : 978-2-84304-555-4

224 pages - parution le : 7/04/11 ★

Prix public : 18,50 €